Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 107 (1962)
Heft: 3

Artikel: Entre le Don et le Donetz
Autor: Léderrey, E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343095

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

107e année No 3 Mars 1962

REVUE MILITAIRE SUISSE

Rédaction-Direction: Colonel-brigadier **Roger Masson**
Rédacteur-Adjoint: Colonel EMG **Georges Rapp**
Administration: Lt-colonel **Ernest Büetiger**
Editeurs et expédition: Imprimeries Réunies S. A., av. Gare 39, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II 5209)
Annonces: Publicitas S. A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT: **Suisse:** 1 an Fr. 14.— ; 6 mois Fr. 8.—
Etranger: 1 an Fr. 17.— ; 6 mois Fr. 9.—

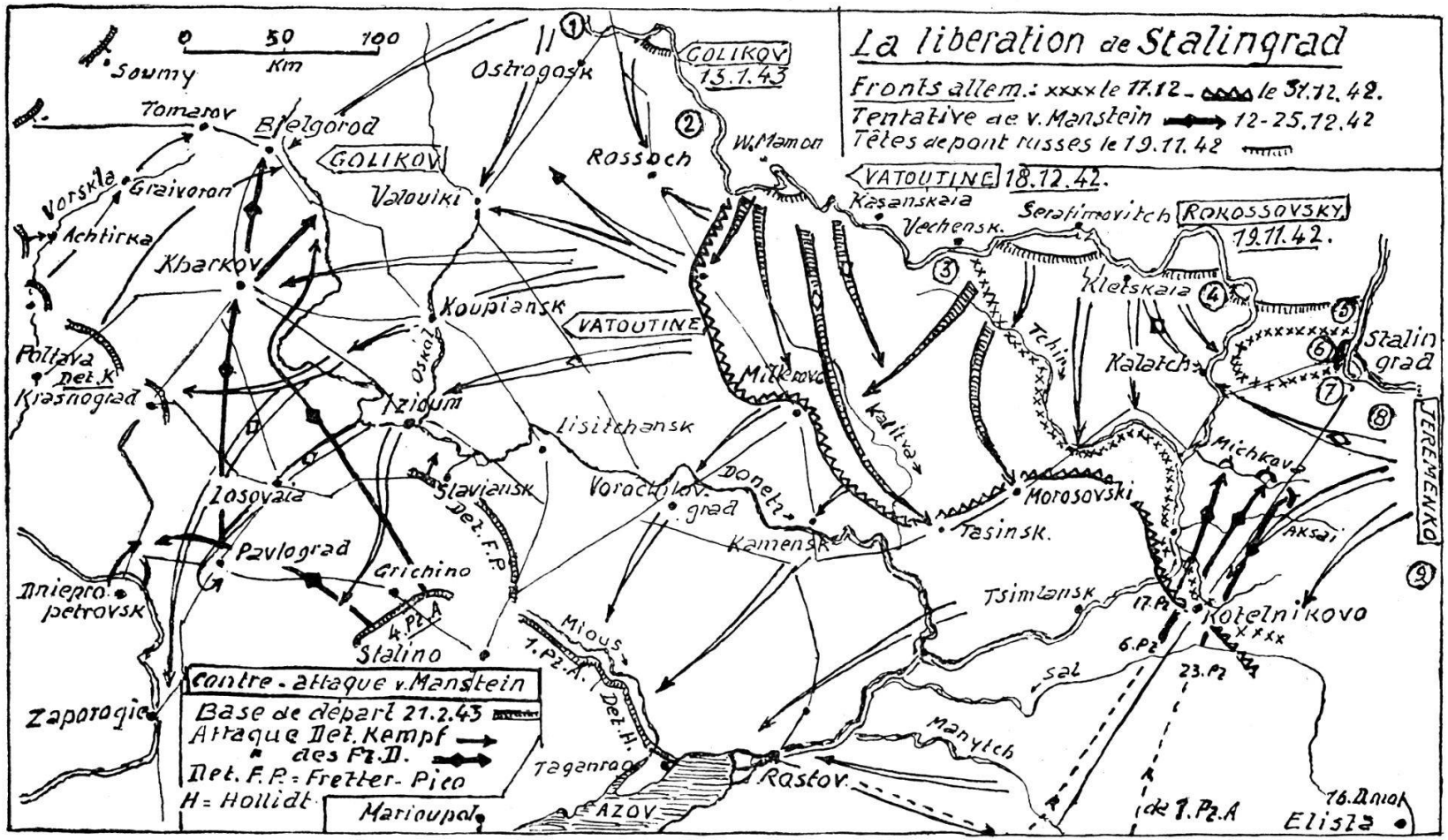
Prix du numéro: Fr. 1.50

Entre le Don et le Donetz

C'est le titre d'un ouvrage dans lequel l'auteur, Horst Scheibert, décrit la *phase critique traversée par les armées de l'Axe*, de mi-novembre 1942 à mi-février 1943, soit de la reprise de l'initiative par les Russes à l'arrêt momentané de leur poursuite sur le Donetz.

Au cours de ces trois mois, les armées de Rokossovsky, de Jeremenko, de Vatoutine et de Golikov ont successivement :

— encerclé dans Stalingrad la 6e A. (Paulus) et la 4e Pz.A. (Hoth), sauf son E.-M. resté à l'arrière,
— récupéré les territoires perdus lors de la campagne d'été 1942,
— obtenu en particulier l'évacuation du Caucase, à l'exception de la tête de pont du Kouban,
— porté un coup mortel aux armées roumaine, italienne et hongroise,
— finalement franchi le Donetz, sur lequel v. Manstein, habile manœuvrier, les ramènera en février et en mars 1943.


La liberation de Stalingrad
Fronts allem.: xxxx le 17.12 - le 31.12.42.
Tentative de v. Manstein 12-25.12.42
Têtes de point russes le 19.11.42
0 50 100 Km
Soumy
Tomarov
Belgorod
Vorskla
Graivoron
Achtirka
Kharkov
Poltava
Det. K
Krasnograd
Ostrogosk
GOLIKOV
GOLIKOV 13.1.43
Valouiki
Rossoch
W. Mamon
Koupiansk
VATOUTINE
Oskol
Izioum
Lisitchansk
Milerovo
Kalitva
VATOUTINE 18.12.42.
Kasanskaia
Vechensk.
Serafimovitch
ROKOSSOVSKY 19.11.42.
Kletskaia
Tchir
Kalatch
Stalin grad
JEREMENKO
Michkov
Morosovski
Tasinsk.
Aksai
Zosovaia
Slaviansk
Det. F.P.
Voroch. lov. grad
Donetz
Kamensk
Pavlograd
Grichino
Dniepro petrovsk
4. Pz. A
Stalino
Mious
1. Pz. A.
Det. H.
Tsimlansk
17. Pz
Kotelnikovo
6. Pz
23. Pz
Sal
Manytch
Zaporogie
Taganrog
Rostov
AZOV
Marioupol
de 1. Pz. A
16. Armée
Elista
Contre-attaque v. Manstein
Base de départ 21.2.43
Attaque Det. Kempf
des Pz. D.
Det. F.P. = Fretter-Pico
H = Hollidt

Ces événements sont connus de nos lecteurs [1]. Ils se sont déroulés, selon Scheibert, sur un front de 1300 km — distance séparant à vol d'oiseau Genève de Copenhague — derrière lequel des armées soviétiques s'étaient concentrées. Hitler ne l'ignorait pas, mais, persuadé qu'elles viendraient se fondre dans le creuset de Stalingrad, il s'acharne aveuglément sur cet objectif, ce qui l'induisit :

— à renforcer la 6e A. (Paulus), au détriment de la 4e Pz.A. (Hoth), laquelle, privée de Pz.D. devra renoncer à se porter, du S. de Stalingrad, sur Astrakan,
— à négliger la couverture de ses flancs, qu'il confia aux satellites, moins bien entraînés, aguerris, armés et motorisés que la Wehrmacht,
— à se borner à intercaler, entre les satellites, quelques « baleines de corset », qui ne les renforcèrent guère davantage que les faibles réserves de secteur dont il les avait pourvus,
— à ne prévoir aucune réserve opérationnelle,
— à ne se préoccuper qu'insuffisamment des points de passage ferroviaires du ravitaillement, vers Rostov, Zaporogie et Dnepropetrovsk.

Les Russes, en revanche, se sont dérobés habilement et vont pratiquer le Blitzkrieg. Décidés à reprendre l'offensive en vue de récupérer le bassin du Don, et peut-être d'y encercler le G.A.S., ils vont déclencher une série d'opérations judicieusement échelonnées en temps et lieu. Après avoir percé

---

[1] Nous les avons décrits dans la *R.M.S.* de nov. 54, d'oct. et de nov. 56, d'avril 57 et de nov. 59. Le *croquis 1* (paru en oct. 56 et que nous reproduisons) permettra d'en revivre le déroulement. Remarquons à ce sujet que les *chiffres encerclés* limitent les secteurs tenus, à *mi-novembre 1942* :
— au N de 1, par la 2e A. allemande du G.A. du centre,
— de 1 à 2, par la gauche du G.A.B., la 2e A.H. (hongroise) attaquée par Golikov,
— de 2 à 3, par la 8e A. italienne, enfoncée par Vatoutine,
— de 3 à 4, par la 3e A.R. (4 C.A., roumains) mise en déroute par Rokossovsky qui encerclera aussi
— de 4 à 5, les XIe et VIIIe C.A. de la 6e A., et
— de 5 à 7, les XIVe Pz-K. et LVIe C.A.,
— de 7 à 8, le IXe C.A. de la 4e Pz.A.
— En 6, le XXXXVIIIe PzK. est en réserve.
— De 8 à 9, la 4e A.R. sera mise en déroute par Jeremenko.

les fronts les plus faibles, tenus par les satellites, ils trouveront un terrain d'autant plus favorable à l'évolution de leurs forces blindées et motorisées qu'ils savent leurs adversaires, vu leur infériorité dans ce domaine, condamnés à ne leur opposer que de l'infanterie. Les chars allemands permirent cependant d'éviter une catastrophe.

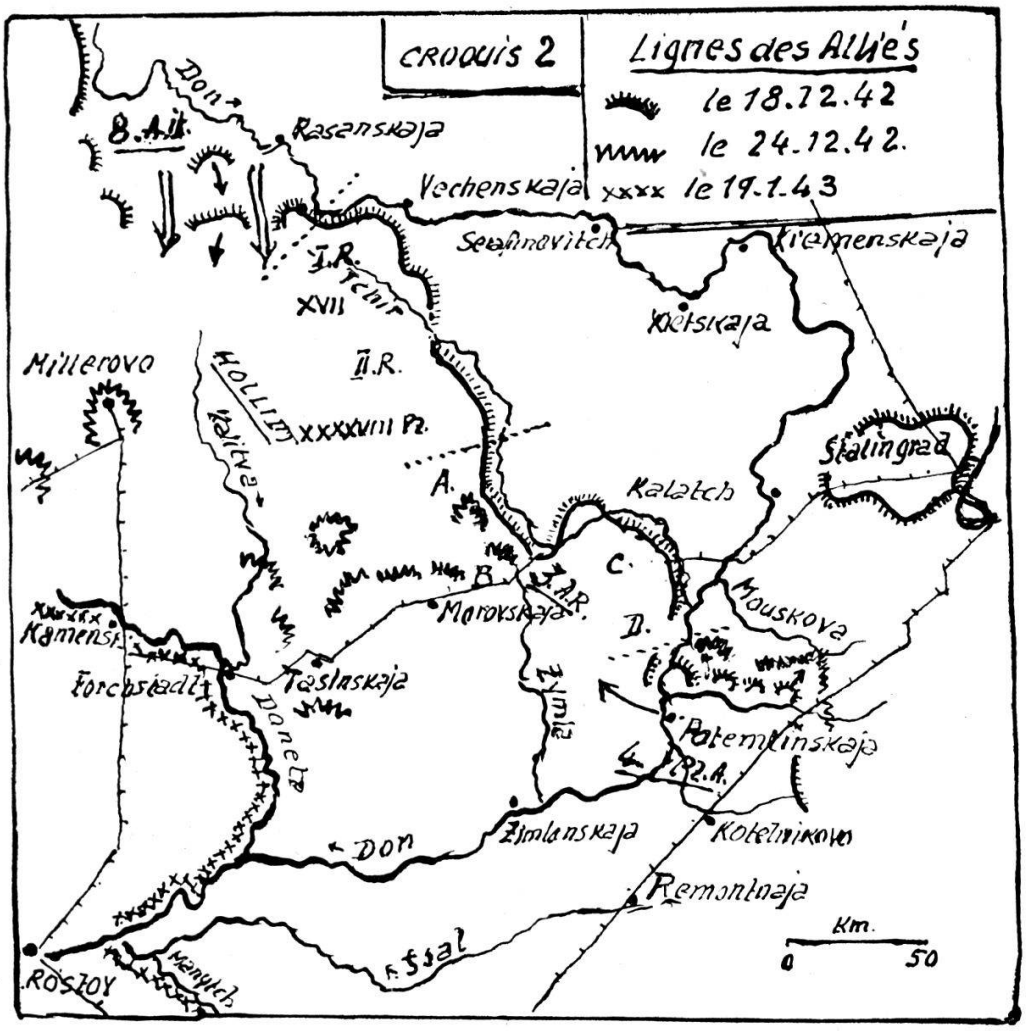
Ce rappel des erreurs du Führer et des succès russes est suivi de la description des *effets de la percée des fronts*, équivalant à la *rupture des liens organiques*. Cela commença par le bas. Sitôt que l'action des chefs, souvent tombés, ne s'y fit plus sentir, les hommes, parfois pris de panique, lâchèrent pied et refluèrent vers l'arrière. Ailleurs, des E.-M., séparés de leur troupe, s'efforcèrent de rallier des éléments épars, souvent inconnus d'eux. Et lorsqu'ils réussissaient à freiner la débandade, les voisins ayant disparu, ils se trouvaient débordés par le flot des assaillants qu'ils ne détournèrent guère de leur poursuite. Rendre compte de cette pagaille est impossible. Dans le cas particulier, il faut attendre un relâchement des Russes, essoufflés, pour tenter d'exposer le regroupement des alliés : au N., sous le couvert du Tchir, au S., aux abords de Kotelnikovo.

Le *croquis 2* situe ce nouveau front, le *19 décembre 1942*, soit deux jours après la seconde contre-offensive déclenchée contre la 8e A. italienne, par Vatoutine. De Vechenskaia à l'W., le Ier C.A.R. (roumain), non inquiété, continue à border le Don. De là au Tchir, se succèdent le XVIIe C. allemand, appelé de l'W., puis, le long de ce cours d'eau, les restes des II. C.A.R. et XXXXVIII. Pz.K. allemand. Ces forces constituent le *groupement Hollidt*. Sa droite est prolongée par la 3e A.R., dotée d'un E.-M. allemand, et dont la composition révèle le degré de désorganisation provoquée par les colonnes motorisées soviétiques. On s'est efforcé d'improviser des détachements (le nom des chefs est remplacé sur le croquis, par les lettres A., B., C. et D.), formés des restes des IV. et V. C.A.R., d'unités d'alarme des E.-M., des services de l'arrière des troupes bloquées à Stalingrad, d'é-

quipes de construction, de soldats rentrés de congé, de D.Lw. (« rampants » de l'aviation et de la D.C.A.) et de D. de sécurité (destinées à la lutte contre les partisans).

Le courage ne saurait suppléer ni à l'armement défectueux, ni au manque d'entraînement au combat (aussi des chefs) de ces détachements hétéroclites, qui bordent le Tchir jusqu'à son embouchure et s'incurvent vers le S., le long du Don, jusqu'à la hauteur de la 4e Pz.A. reconstituée sous les ordres de Hoth, et que v. Manstein, depuis une semaine, pousse de Kotelnikow sur Stalingrad.

Le même croquis expose la *situation le 24 décembre*, moment où l'attaque de v. Manstein est enrayée par l'intervention de



Hitler qui lui enlève la 6e Pz.D., pour la faire passer, par Potemtinskaia, sur la rive W. du Don.

Figure aussi, sur ce croquis, la situation le *19 janvier 1943*, cinq jours après la mise en déroute de la 2e A.H. (hongroise) par Golikov, alors que la Wehrmacht a réussi à se rétablir à l'W. du Donetz.

La suite des opérations n'est plus mentionnée par Scheibert. Elle se rapporte au magistral retour offensif de v. Manstein, visible sur le croquis 1.

* * *

Ce qui, pour nous, confère à l'étude de Horst Scheibert une valeur particulière est le *coup d'œil sur le passé et sur l'avenir* par quoi ce témoin des événements résumés ci-dessus achève son ouvrage.

Une première rubrique est consacrée à la *critique des coalitions*, à l'énumération de leurs points faibles : difficultés d'entente entre les E.-M. [1], divergence des concepts stratégiques et tactiques, diversité de l'armement et des besoins (ravitaillement en munitions et en vivres). Si l'auteur note que les *Italiens* durent supporter un froid rigoureux auquel ils n'étaient pas accoutumés, il omet de mentionner leurs plaintes au sujet de la morgue et de la désinvolture de certains officiers allemands à leur égard. Il ne parle pas davantage de la peine qu'ils eurent — c'était aussi le cas des *Roumains*, qu'une haine réciproque séparait des *Hongrois* — à réaliser dans quelle mesure ils défendaient les frontières de leur patrie si éloignée.

Un exemple de *panique* nous est fourni par l'auteur.

« Le 26 décembre, entre Zimlianskaja et Morosovskaja, je rencontre de petits groupes de Roumains, d'Italiens, voire d'Allemands. Sans arme, dépenaillés, le regard fixe, ils errent dans une tempête de neige qui balaie la steppe. Je les apos-

---

[1] Fait curieux, le « parler autrichien » du général Raus n'aurait été qu'imparfaitement compris par certains de ses collègues allemands.

trophe : « Où se trouve votre chef ? ». Ils répondent par un haussement d'épaule. « D'où venez-vous ? » — « Nous sommes les derniers de l'unité X. » A l'invite de monter sur mes véhicules, pour être transportés à Morosovskaja, d'où ils viennent sûrement et où ils ont chance de retrouver leur unité, ils rétorquent ironiquement : « Il y a longtemps que les Russes y sont déjà avec des centaines de chars ! » Un peu plus loin, je tombe sur de nouveaux groupes. Eux aussi sont les « derniers » de l'unité X.

En additionnant ces groupes et ceux que je rattrapai encore, il y aurait eu de quoi reconstituer une unité X étonnamment forte. En fait, Morosovskaja résista encore longtemps, alors que les fuyards, obsédés par l'instinct animal de sauver leur vie, allaient la perdre sous les balles des chars lancés à leur poursuite. »

« Sœur militaire de l'hystérie, bacille mortel de la troupe », la panique, si on ne l'arrête dès ses premières manifestations, peut tourner à la catastrophe. Dans les troupes au combat, elle est due à la faillite des cadres subalternes, en particulier des sous-officiers. C'est le devoir de ces derniers de grouper les combattants qu'ils peuvent atteindre, et de joindre avec eux une unité voisine encore intacte. L'importance du « conducteur d'hommes » est déterminante. Mieux vaut un troupeau de cerfs, ayant à sa tête un lion, que le contraire.

La panique menace aussi *les arrières*, où les fausses nouvelles trouvent un terrain particulièrement propice. Les services y sont dirigés par des administrateurs — appréciation de l'auteur — peu sûrs de leur aptitude à commander des hommes insuffisamment entraînés à la lutte. Il est indispensable de les tenir au courant de la situation et recommandé de les placer sous les ordres d'un commandant de secteur de combat qui s'en occupe, les fasse avancer en vue d'assurer leur couverture ou, alors, les renverra carrément à l'arrière.

Quoi qu'il en soit, l'*orientation* joue un rôle capital. Elle peut dans une large mesure prévenir la panique qui, quoi qu'on en dise, est une maladie. C'est une erreur de la taire

sous prétexte qu'elle est honteuse. S'il n'est pas toujours possible de la prévenir, il faut en atténuer les effets. Elle est guérissable, mais exige un repos absolu qui permette — un danger reconnu étant à moitié conjuré — d'immuniser les hommes contre une nouvelle crise.

La conduite mobile du combat

Au début, le Blitzkrieg avait confiné les D. inf. dans la défense. Lorsque les Russes y recoururent à leur tour, il devint évident que *la mobilité* des véhicules blindés et motorisés pouvait être un sérieux atout entre les mains du défenseur, voire conditionner son succès.

Du côté allemand, les Pz.D. furent appelées à jouer le rôle épuisant de pompiers. Lorsqu'elles affrontaient des chars ennemis, le combat pouvait se dérouler sur une profondeur de 50 km. Les motorisés ayant percé le front ne furent arrêtés que par des groupes de chars échelonnés sur une profondeur variable. Les longues colonnes d'infanterie souffrirent le martyre. Plusieurs batteries furent immobilisées par le manque de fourrage qui paralysa aussi la cavalerie.

Face à un assaillant très fort, la *défense mobile* consiste à passer, du combat retardateur imposé, à la défense statique accompagnée de *contre-attaques*, qui, pour réussir, doivent bénéficier de la supériorité locale ou de la surprise, mieux encore de la combinaison de ces deux facteurs. Et, pour obtenir la supériorité locale, le défenseur devra courir le risque d'affaiblir d'autres parties de son front.

Mobile, un combattant ne l'est que si son *paquetage* est réduit au strict minimum. Cet allégement concerne aussi les organes de ravitaillement et de commandement.

Au combat, un E.-M. n'a besoin que « d'une meute de bons motocyclistes, de quelques officiers d'ordonnance intelligents — tels les adjudants des généraux d'autrefois — d'une carte bien lisible («sichtbar»), fixée sur une planchette transportée par un véhicule léger, et d'un réseau de radio non

freiné par des prescriptions trop strictes sur le secret. Chaque E.-M. n'emporte, comme provisions, que ce que chacun a dans ses poches. Il doit être capable de se défendre. »

« Führen » signifie exécuter la mission de battre l'ennemi, en tirant le meilleur parti des renseignements obtenus sur lui. Cette mission fait l'objet d'un *ordre* qui, vu la rapidité des évolutions consécutive à une motorisation généralisée, doit être *bref et particulier*. Au combat, jusqu'à l'échelon de la brigade, les *ordres écrits* appartiennent au passé. Ils ne sont admissibles qu'en vue d'observer le secret ou si l'on a la certitude que les subordonnés, jusqu'au bas de l'échelle, auront le temps de les exécuter. Pour l'orientation des voisins ou des armes d'appui, ils conservent toute leur valeur.

On aura de nouveau recours à l'ordre bref et particulier, généralement transmis *par radio*, lorsque, au cours de l'action, l'ennemi s'imposera ou nos troupes subiront un échec. Cette intervention se fondera, plus que cela n'a été le cas jusqu'ici — on a tendance à l'oublier — sur les rapports des subordonnés.

On a souvent abusé du secret et du chiffrage, dont l'effet fut de ralentir les transmissions par « ondes électroniques » au point que des porteurs d'ordres ou de rapports les devancèrent. La rapidité des transmissions prime les mesures de sécurité, aussi a-t-on souvent fait abstraction de ces entraves. Au cours de la lutte, on n'a jamais constaté que les groupes de combat ennemis aient pu capter, par la radio, des renseignements utilisables. En revanche, l'emploi d'une même fréquence a parfois brouillé les antagonistes, inconvénient qui ne manquera pas de s'aggraver avec l'augmentation du nombre des appareils.

Les *réserves* n'ont de raison d'être que si elles sont suffisamment fortes pour exécuter leurs missions, lesquelles consistent :

— à contre-attaquer dans une formation nécessairement étroite, au risque de se faire encercler par la masse adverse,

— à laisser l'ennemi pousser sur un large front, en se bornant à le retarder à plusieurs reprises, mais au risque de ne plus disposer de forces suffisantes pour le contre-attaquer.

Si l'on dispose de forces suffisantes, la meilleure solution consiste à recourir, successivement ou simultanément, aux deux procédés. En prévision d'une attaque ennemie de grande envergure, on aura avantage à dégarnir le secteur menacé pour renforcer la réserve. Constituée de troupes mobiles (cas normal) celle-ci assurera une liberté de mouvement plus avantageuse qu'une défense linéaire rigide. Mieux vaut cependant la former dans le calme qu'au cours de l'action, tout prélèvement sur le front risquant de provoquer une crise.

La répartition des forces admise jusqu'ici : 2/3 à l'avant, 1/3 à l'arrière, se trouve renversée dans la défense mobile. En ce qui concerne la proportion des forces entre le défenseur et l'assaillant, elle peut être de 1 à 5, mais alors le premier devra se borner à ralentir le second jusqu'à l'arrivée de renforts.

Les *contre-assauts* n'ont chance de succès que s'ils surprennent l'agresseur dès le début de son attaque, alors que sa défense n'est pas encore articulée. S'ils ne peuvent être déclenchés qu'au bout de quelques heures, ils devront alors être soigneusement préparés. Entre ces deux moments, toute action est vouée à l'insuccès. La réussite d'une contre-attaque préparée n'est assurée que si l'on parvient à attirer l'assaillant dans un piège.

Lorsque des adversaires motorisés et blindés s'affrontent, les pertes de terrain n'ont aucune importance. Tant que l'agresseur n'a pas atteint une région d'importance décisive, mieux vaut le ralentir frontalement que s'épuiser en petites contre-attaques. En économisant judicieusement ses forces, en vue d'opérations offensives qui en vaillent la peine, le défenseur évite des pertes et augmente ses chances de tenir le coup.

L'attaque ne doit pas être considérée, dans chaque situation et n'importe quand, comme une panacée.

La *technique*, depuis l'utilisation des moteurs, joue un rôle décisif. Elle règne sur toutes les armées. Sans elle, rien ne va plus. A qui la possède, elle procure des avantages considérables qui, à leur tour, ne peuvent être compensés que par la technique. C'est une onéreuse vis sans fin, qui bouleverse radicalement les conceptions et les possibilités. Elle augmente, d'un côté, le vide du champ de bataille, de l'autre, à l'arrière, le nombre des installations, fabriques, usines, ateliers et dépôts qui, plus exposés que les combattants aux attaques des avions et des partisans, doivent, eux aussi être protégés.

Les besoins en *spécialistes* vont croissant et, souvent, de simples soldats sont chargés de fonctions importantes dans le cadre desquelles ils sont irremplaçables.

Au cours de la dernière guerre, certains faits ont été constatés :

— de grandes formations motorisées peuvent progresser de 1000 km, en combattant, avant de devoir être relevées,
— une Pz.D. engagée journellement peut tenir, en moyenne, pendant 3-4 semaines,
— dans les deux cas, compte tenu des remplacements, 1/4 à 1/5e des forces initiales se trouvait encore disponible, le gros du matériel était détruit ou en réparation.

En Russie, en Afrique, en France (1944) les belligérants durent recourir à des *pauses*, nécessitées moins par le rétablissement de la troupe que par la remise en état du matériel. Cependant, les E.-M. étant moins affectés par les pertes que la troupe, il serait judicieux, soit de mettre à leur portée des réserves suffisantes en personnel et en matériel, soit d'augmenter le nombre des compagnies, et d'en doter plus fortement les bataillons. Si ce n'est pas le cas, les prescriptions concernant l'attitude du commandement subalterne ne seront applicables que les huit premiers jours.

Au cours de la dernière guerre, sur 100 chars, 3, soit 20 par Pz.K., durent être remplacés par jour de combat.

Les *points de soudure* et leurs environs immédiats procurèrent aux Russes leurs plus grands succès. Ils sont d'autant

plus menacés que les E.-M. chargés de les assurer sont plus élevés. Dans l'attente d'une solution idéale, on n'a rien trouvé de mieux que le recours à la réserve de l'échelon supérieur. Tout chef n'en doit pas moins accorder la plus vive attention à sa jonction avec les voisins.

Le *rapport des forces* entre le défenseur et l'assaillant varie, suivant les sources, de 1 : 5 à 1 : 12. Tenant compte du fait que les formations russes équivalaient, en moyenne, à la moitié de celles de l'adversaire — qu'un C.A. blindé et motorisé soviétique représentait donc une Pz.D. allemande — on peut admettre la proportion 1 : 3, mais les Russes recherchaient celle de 1 : 6 à 1 : 8.

Une *guerre nucléaire*, sans parler de son effet psychologique à l'arrière, entraînerait *dans la zone de combat :*

— un vide encore accru,
— une diminution des éléments de sûreté et d'exploration,
— la disparition des « fortes positions » dans l'ancien sens du terme,
— une transmission des ordres plus rapide,
— une plus grande profondeur de la zone,
— un échelonnement très poussé des armes mobiles,
— la nécessité de se terrer dans une plus large mesure,
— des groupements interarmes de dimensions encore plus réduites que ceux utilisés avec succès par la 6e Pz.D. grâce au fait que, leur composition restant inchangée, les chefs des différents éléments se connaissaient et avaient l'habitude de collaborer à demi mot.

A la fin de son étude approfondie, l'auteur se demande dans quelle mesure ses remarques, et d'une façon générale les enseignements de la dernière guerre, sont encore valables. Une nouvelle conflagration mondiale, cela lui paraît certain, mettra aux prises des belligérants *entièrement* motorisés et sera caractérisée par la *rapidité des évolutions.* Cette conclusion paraît valable aussi pour la Suisse. Face à un agresseur se trouvant dans ce cas, elle doit s'attendre à ce que, après avoir pénétré sur notre sol, il utilise sa supériorité numérique

en avions et en chars pour fixer nos forces frontalement et les attaquer par les flancs ou les arrières. Qu'on nous permette, à ce propos, de rappeler deux points sur lesquels nous avons insisté dans notre dernier article, à savoir la nécessité :

— de pourvoir notre *infanterie* — peu apte, sauf en montagne, à contre-attaquer — d'un armement lui permettant de tenir l'ennemi (surtout ses chars) à distance, pour faciliter l'intervention de nos forces mécanisées,

— d'échelonner notre *résistance sur une grande profondeur*, dans l'intention de canaliser l'agresseur, de l'attirer dans un piège (condition jugée, par Scheibert, indispensable à la réussite d'une contre-attaque), chaque élément restant capable — c'est en cela que résidera sa mobilité — de faire front de n'importe quel côté. Le front défensif n'est pas périmé. De linéaire qu'il était, il est devenu partie intégrante de *zones de défense*, dont l'importance s'est accrue.

Colonel E. Léderrey

Classe 1942 : Vaudois, Valaisans, Genevois... et autres Confédérés[1] sous la toise... et à bâtons rompus

« Entre la vie très active de l'officier de carrière et la paix du tombeau (ou celle du farniente), la Confédération a ménagé à ses vieux serviteurs une période intermédiaire où elle leur confie la fonction d'officier de recrutement.

« Cette période n'est pas dépourvue de tout intérêt pour l'ancien soldat.

---

[1] Si la zone I a reçu des six autres zones 176 Romands (Vaudois, Valaisans et Genevois), elle a recruté 467 Confédérés pour ces mêmes zones.